Essai

[illegible]

ou

[illegible]

[illegible]

—

1768

ESSAIS
SUR LA VIE
ET
SUR LES TABLEAUX
DU POUSSIN.



A ROME,

Et se trouve à PARIS,

Chez LE JAY, Libraire, rue neuve des Petits-Champs, près celle de Richelieu, au Grand Corneille.



M. DCC. LXXXIII.



ESSAIS
SUR LA VIE
ET
SUR LES TABLEAUX
DU POUSSIN.

LA Normandie peut ſe glorifier d'avoir fait naître le Pouſſin, comme elle ſe vante d'avoir enfanté les Corneille. Elle a donné des rivaux à Sophocle, & des égaux à Raphaël.

Le Pouſſin naquit à Andely, de parens pauvres, honnêtes & nobles, en 1594. Je vais donner un précis de ſa Vie ; j'aurai ſans ceſſe ſous les yeux le portrait grave & ſévère de ce grand Homme. Il va préſider à cet Ecrit, comme celui de Scaliger préſidoit aux travaux des Critiques de ſon ſiècle.

Le Pouſſin, dès qu'il put tenir un crayon,

manifesta son goût pour le Dessin ; il traçoit sur ses livres tous les objets qui le frappoient. Il fut contrarié ; mais Quintin Varin lui trouva tant de facilité, tant de dispositions, qu'il engagea ses parens à ne le plus contraindre, & à laisser agir un génie qu'il aida lui-même de ses conseils. A dix-huit ans le Poussin sentit ou la foiblesse de son premier Maître, ou le peu de ressource que les talens trouvent en Province ; il s'échappa, se rendit à Paris. Le hasard lui fit connoître un jeune Seigneur du Poitou qui l'accueillit, lui fournit un asyle, & les moyens de se perfectionner dans l'Art vers lequel il étoit entraîné.

La Peinture, en France, étoit alors au berceau. Avant François Ier, la profession de Peintre n'étoit pas séparée de celle de Vitrier; on faisoit de mauvais portraits, on peignoit des vitraux d'Eglise. Enfin Maître Roux, & le Primatice, ornèrent Fontainebleau de leurs compositions : l'on vit sortir de leur école, Simon le Roy, les Dorigny, Lerambert, Charmoy, Dubreuil, Jean Cousin, homme étonnant dans son siècle, dont on admire encore & le génie & la facilité ; Freminet, qui, trop séduit par les Tableaux de Michel Ange, força les attitudes de ses figures & s'écarta de la belle & simple Nature, &c.

Tels étoient les Peintres François prédécesseurs du Pouſſin. Il ſentit leur inſuffiſance, ſecoua le joug que la médiocrité de Ferdinand Elle, Peintre Flamand, & de l'Allemand, autre Peintre, qu'il avoit pris pour maître, impoſoit à ſon génie, & ne s'attacha plus qu'à copier des Deſſins & des Eſtampes de Raphaël & de Jules Romain. Qu'on imagine la ſenſation que ces chefs-d'œuvre produiſirent ſur un être auſſi bien organiſé, & la chaleur qu'il mit à les étudier & à s'en pénétrer. Au milieu de ſes travaux, un ordre rappella ſon jeune ami dans le ſein de ſa famille. Le Pouſſin l'accompagna dans ſa Province; mais les mépris qu'il eſſuya, l'humiliation d'être traité comme un premier domeſtique par la mère de ſon Protecteur, le décidèrent à retourner à Paris. Il fallut travailler ſur la route, *peindre pour vivre ;* ce fut alors qu'il fit à Blois deux Tableaux pour les Capucins. La poſition de l'homme influa ſur ſon ouvrage; ces Tableaux ſont médiocres. Les Bacchanales qu'il fit dans le même temps pour le Château de Chiverny, ſont plus eſtimées : on loue la ſageſſe de cette compoſition.

Le Pouſſin arrive enfin à Paris, haraſſé, fatigué, découragé. Malgré la force de ſon tempérament, il tombe malade, & ne ſe

rétablit entiérement qu'après un an de féjour chez fon père. Son goût pour la peinture n'avoit pas été détruit par cette maladie. On a peu de détails fur plufieurs voyages, fur quelques Tableaux qu'il fit en Province. Il réfolut d'aller à Rome, fe rendit à Florence, & par des obftacles dont on ignore la nature, il fut obligé de revenir en France. Les chefs-d'œuvre de l'Italie l'appelloient avec trop de force, pour qu'il abandonnât le projet de les vifiter; il partit de Lyon dans ce deffein, mais de nouveaux obftacles le rappellèrent.

En 1623, les Jéfuites de Paris célébrèrent la canonifation de Saint-Ignace & de Saint-François Xavier. Le Pouffin fut chargé de faire, en *fix* jours, *fix* Tableaux pour cette fête; il les exécuta. Il fit plufieurs ouvrages pour différens Particuliers dans le cours de cette même année, & peignit le trépas de la Vierge pour l'Eglife de Notre-Dame.

A cette époque le Cavalier Marin, qui devina le génie du Pouffin, le rechercha, le prit chez lui, lui fit connoître les Poëtes Italiens & leur génie, l'enflamma du defir de voir Rome, & lui propofa de le mener dans cette Ville. Cette propofition avantageufe ne fut pas acceptée, par des raifons qu'on ignore.

Ce fut en 1623 que le Pouffin força tous

les obstacles qui jusqu'alors avoient renversé ses projets; il se rendit à Rome. Le Cavalier Marin le reçut avec transport; mais obligé de partir pour Naples, où bientôt il mourut, il le recommanda à Marcello Sacchetti, qui lui procura la faveur du Cardinal Barberin, neveu du Pape Urbain VIII. Par une fatalité désespérante, ce nouveau Protecteur partit pour ses Légations, & laissa le Poussin sans connoissances, sans ressources, sans argent, & ne sachant à qui vendre ses ouvrages. Il n'avoit pas le style qu'on aimoit à Rome; il eut beaucoup de peine à tirer 14 écus de deux Tableaux de bataille qu'il avoit exécutés avec tout le talent dont il étoit capable.

François Duquesnoy, Sculpteur savant, *modeloit* alors d'après l'antique, & subsistoit de ce travail pénible. Il logeoit avec le Poussin : une conformité de talens & d'infortune les réunit; ils firent ensemble un métier de Manœuvres, sans négliger l'étude de leur Art & celle des grands Maîtres qu'ils avoient sous les yeux; semblables à ces jeunes gens qui la nuit fendoient des pierres dans les carrières, & le jour assistoient aux leçons de la Philosophie !

Le Cardinal Barberin de retour à Rome, le Cavalier Del Pozzo, Amateur éclairé, sa-

vant dans les Antiquités, dans les Belles-Lettres, donnèrent enfin aux ouvrages du Pouſſin l'éclat qu'ils méritoient. Ce dernier lui fit obtenir, malgré ſes rivaux, le privilége d'exécuter le *Saint-Eraſme* qu'on voit à Saint-Pierre, & lui fit faire pour ſon cabinet, *l'apparition de la Vierge à Saint Jacques*, *la peſte des Philiſtins*, &c. Le Cardinal lui commanda deux Tableaux, *le Germanicus mourant*, & *la priſe de Jéruſalem par Titus*. Ces chefs-d'œuvre deſſillèrent les yeux des Italiens; dès ce moment on vanta le Pouſſin, comme un des Maîtres de ſon Art.

Bientôt ſa réputation ſe répandit en France; une foule de Particuliers lui demandèrent des Tableaux de chevalet, lui donnèrent des proportions, des meſures, auxquelles il fut obligé de s'aſſujettir. M. des Noyers, Secrétaire d'Etat & Surintendant des Bâtimens du Roi, réſolut de l'attirer; il lui fit offrir mille écus d'appointement, un logement au Louvre: ces propoſitions avantageuſes furent rejettées. Le Pouſſin, heureux alors par ſa modération, au milieu des chefs-d'œuvre de l'Italie, ne pouvoit ſe réſoudre à s'en éloigner. Il céda cependant aux inſtances, aux perſécutions de M. de Chanteloup, Maître d'Hôtel du Roi, qui fit le voyage de Rome exprès pour l'en

arracher, & se laissa conduire à Paris en 1640. Il fut accueilli par M. des Noyers, embrassé par le Cardinal de Richelieu, qui portoit jusqu'au délire l'amour des grands talens. On l'établit aux Tuileries, où le goût & la générosité avoient rassemblé, pour son usage, plus de meubles de toute espèce, qu'un homme aussi simple, aussi sage, ne pouvoit en desirer. Le 20 Mars 1641, le Roi le reçut à Saint-Germain, s'entretint long-temps avec lui, le nomma son Premier-Peintre, lui donna mille écus d'appointement, & lui commanda deux grands Tableaux, l'un pour la Chapelle de Saint-Germain, l'autre pour celle de Fontainebleau ; il s'occupa de ces compositions avec ardeur, fit par ordre des frontispices pour les livres qu'on imprimoit à l'Imprimerie Royale, & disposa des cartons pour la grande galerie du Louvre. Il y vouloit représenter en bas reliefs, en forme de stuc, une suite des actions d'Hercule.

Le Poussin devoit s'attendre & s'attendoit en effet aux persécutions qu'il essuya ; la jalousie, l'envie, la médiocrité se liguèrent contre lui. On dénigra ses meilleurs ouvrages, & *son superbe Tableau de Saint-Germain*, & celui *des miracles de Saint-François Xavier au Japon*, & ce qu'il avoit fait pour la galerie du Louvre.

On prétendit que ſon *Jéſus-Chriſt des Jéſuites*, avoit plus l'air d'un *Jupiter tonnant* que *d'un Dieu de Miſéricorde* ; que ſon coloris étoit terne, que les contours de ſes figures étoient ſecs & ſans eſprit. Vouet & ſes Diſciples l'attaquèrent en public & dans les cercles particuliers ; Fouquière, excellent Païſagiſte, qui ſe croyoit en droit d'ordonner ſeul de tous les ornemens de la galerie du Louvre, devint ſon ennemi. L'Architecte le Mercier ſur-tout, choqué que le Pouſſin eût fait briſer des ornemens, des compartimens trop lourds, qu'il avoit exécutés dans le Louvre, cabala contre lui, à la tête d'une troupe de Maçons & de Manœuvres ; le Pouſſin ne céda point aux efforts de ſes adverſaires, leur répondit avec force, ſoutint (ce ſont ſes expreſſions) « Qu'il » n'auroit jamais pu prêter au fils de Dieu un » viſage de Torticolis, & de Père Doucet, » vu qu'étant ſur la terre parmi les hommes, » il étoit même difficile de le conſidérer en » face ». Il finit cette lettre par ces mots qui peignent ſon caractère male, incapable de ſe prêter aux manœuvres ſourdes qui captivent les ſuffrages & font taire la calomnie. « J'écris, » j'agis pour rendre témoignage à la vérité, » & ne tomber jamais dans la flatterie, qui » ſont trop oppoſées pour ſe rencontrer en- » ſemble ».

Cependant les tracasseries qu'il éprouvoit, les criailleries qui le troubloient, le découragèrent: persuadé que la France n'étoit pas le pays des beaux Arts, qu'on ne sentoit point pour leurs chefs-d'œuvre l'enthousiasme qui transporte les Italiens, il chercha des prétextes pour la quitter; des affaires, l'envie de ramener sa femme lui en fournirent. Il partit pour Rome vers la fin de Septembre 1642, & s'y fixa pour jamais. La mort du Cardinal de Richelieu en 1643, celle de Louis XIII cinq mois après, la retraite de M. des Noyers, rompirent tous ses engagemens. Qu'on ne récuse pas les motifs de retraite que je prête au Poussin; voici les propres termes d'une de ses lettres: « La négligence, & le trop peu » d'amour que ceux de notre Nation ont » pour les belles choses, est si grande, qu'à » peine sont-elles faites, qu'on n'en tient plus » compte; mais au contraire, on prend sou- » vent plaisir à les détruire ».

Quoi qu'il en soit, ce fut à cette époque que le Poussin commença à jouir d'une certaine aisance & d'une tranquillité philosophique. Louis XIV fit acquitter exactement la pension qui lui avoit été accordée par Louis XIII. En vain M. des Noyers, remis en place, voulut le rappeller en France; son ame sensible &

délicate souffroit encore des chagrins que son enfance malheureuse & que la jalousie de ses Compatriotes lui avoient fait éprouver dans sa Patrie. Il se livra sans relâche aux charmes de sa profession, qui n'étoient plus troublés par les dégoûts de la misere. On vit naître sous son pinceau une multitude de chefs-d'œuvre.... Il fit pour M. de Chanteloup *le ravissement de Saint-Paul.* Ce petit Tableau, qu'on plaça près de la vision d'Ezéchiel par Raphaël, soutint ce voisinage, sans rien perdre à la comparaison. Il commença ses Sacremens en 1644, & les finit en 1648. Cette sublime composition prouve qu'il n'avoit perdu ni sa force ni sa chaleur. Il écrivoit alors : « Je me » sens, en vieillissant, plus enflammé que ja- » mais du desir de bien faire.... ». Dans les intervalles de ce dernier travail, il envoya au Président de Thou, son fameux Tableau *du Crucifiement.* Il acheva pour M. Pointel *le Moïse sauvé des eaux*, si bien composé, si sage, & qu'on peut mettre au rang, pour ne pas dire au-dessus des mille morceaux de différens Maîtres qui traitèrent ce beau sujet.

Tant de chefs-d'œuvre, son *Jugement de Salomon*, *la guérison des Aveugles par Jésus-Christ près de Jéricho*, des *Paysages* du plus grand style, portèrent enfin la gloire du Poussin

au plus haut période : mais l'âge, une application trop forte, des fibres trop violemment agitées, lui donnèrent en 1662 des tremblemens, des tiraillemens qui nuisirent un peu à l'exécution de ses derniers ouvrages ; toujours conçus avec le même génie. Il acheva pourtant en 1664, pour le Duc de Richelieu, *les quatre Saisons* qu'il avoit commencées en 1660.

Il mourut en 1665, âgé de soixante & onze ans, & fut enterré dans l'Eglise de Saint-Laurent *in Lucrinâ* sa Paroisse.

Le Poussin étoit d'une taille élevée, d'un fort tempérament : son port étoit plein de noblesse, sa physionomie imposante & sévère ; son œil étoit vif & perçant. Son caractère indépendant, son ame nourrie de ce que la morale offre de plus grand, de ce que l'imagination des Poëtes enfante de plus sublime, influoient sur son extérieur ; simple & modeste, il écrivoit : « J'ai honte de me voir placé avec » des hommes dont le mérite & la vertu est » au-dessus de moi, plus que l'étoile de » Saturne n'est au-dessus de notre tête ». Son style, sa conversation étoient figurés, poëtiques : *Raphaël est un Ange comparé aux Modernes*, disoit-il ; *c'est un âne auprès des Anciens.*

« Il faut qu'un Peintre, écrit-il dans une » lettre, commence par la disposition ; puis

» par l'ornement, le décorum, la beauté, la
» grace, la vivacité, le coſtume, la vraiſem-
» blance & *le jugement par-tout :* ces dernières
» parties ſont du Peintre, & ne peuvent s'en-
» ſeigner ; c'eſt le ramean d'or de Virgile,
» que nul ne peut trouver ni cueillir, s'il
» n'eſt conduit par le deſtin ».

Rien n'égala ſa délicateſſe & la ſimplicité de ſes mœurs ; il reçut cent écus pour ſon Enlévement de Saint-Paul : il en renvoya la moitié, & répéta ce trait de déſintéreſſement. Sa fortune, quand il mourut, n'étoit pas de vingt mille écus. Le Cardinal Maſſimi, qu'il reconduiſoit une lampe à la main, lui reprocha de ne pasavoir un Valet pour le ſervir. « Je
» vous plains bien davantage, Monſeigneur,
» d'en avoir tant, lui répondit-il ». Sa femme, ſœur du Guaſpre, avec laquelle il vécut dans la plus parfaite intelligence, mourut peu de temps avant lui, & ne lui laiſſa pas d'enfans. Il l'avoit épouſée par reconnoiſſance des ſoins qu'elle & ſa famille avoient eus de lui dans une forte maladie.

L'amitié du Cavalier Marin, les études que le Pouſſin fit dans le riche cabinet du Cavalier Del Pozzo, les hommes célèbres qu'il fréquenta, ſes études en tout genre, donnèrent à ſa converſation cette nobleſſe, cette abon-

dance qui le faifoit écouter du peu d'amis qu'il admettoit à fes promenades ou dans fon atelier. Les Grands le recherchèrent, il les vit fans tranfport & fans trouble; il les étonnoit par la force de fes difcours, par la beauté de fes penfées, & fon génie recevoit d'eux l'hommage qu'il rendoit à l'éclat de leur rang.

Raphaël & Jules Romain furent fes premiers modèles. Les couleurs du Titien le féduifirent; il en trouva la magie dangereufe, & craignit de négliger le Deffin. « Le charme de l'un, » difoit-il, pourroit faire oublier la néceffité » de l'autre ». Il admira fur-tout les Tableaux du Dominicain, mais ne s'afferv it à la manière d'aucun Peintre. Perfonne ne connut mieux que lui le *beau idéal* : perfuadé qu'il ne fe trouve que chez les Anciens, il étudioit leurs moindres compofitions, modeloit, deffinoit leurs ouvrages.

Le plus beau corps d'homme ou de femme n'offre en effet que de belles parties. Quel être pourroit foutenir l'approche de la Vénus de Médicis, de l'Apollon du Belvédère. Raffemblez vingt modèles, choififfez les formes de chaque être qui conviendront à votre idée; pourrez-vous, quel que foit votre talent, combiner avec jufteffe leurs proportions néceffairement différentes? Ce procédé qu'on prête

aux Anciens, ne réussit certainement pas au premier Peintre qui l'employa. Le *beau idéal* ne fut fixé qu'après mille tentatives de ce genre; comme notre Poésie ne fut ce qu'elle est dans Racine, qu'après avoir été purifiée par Villon, Marot, Malherbe & Corneille, & Boileau. Quelques études qu'eussent faites le Poussin, Raphaël, même d'après la Nature, sans les monumens Grecs, j'ose le dire, ils n'eussent pu parvenir au degré de perfection qu'ils leur doivent. Qu'on en juge par les Flamands: la Peinture, chez eux, est au moins aussi vieille qu'en Italie; & quels dégoûts leurs Tableaux ne causent-ils pas aux vrais amateurs du *beau idéal* (je ne parle ici ni des marines ni des paysages)! Ils le dédaignent, vous dit-on; c'est la Nature qu'ils aiment, c'est la Nature qu'ils copient, c'est la Nature qu'on voit dans leurs ouvrages. Eh! que m'importe dans un Tableau la réunion de vingt têtes communes, dont je ne connois pas les originaux? C'est un beau caractère, une grande expression que je desire; c'est la finesse, la gravité, la majesté d'une tête que je recherche. Je n'aime point la lance d'Achille dans la main d'un Nain décharné, quoique souvent la force s'unisse à la maigreur, à la petitesse de la taille. Je ne veux point que *Laure* soit

laide,

laide, si l'on me peint Pétrarque soupirant à ses pieds, quoiqu'elle le fût en effet. La postérité qui ne connoît les grands Hommes que par les faits qui sont dignes d'elle, dont l'imagination s'exalte, s'agrandit, s'embellit, en songeant aux Scipion, aux César, aux Brutus, est blessé de leur voir des formes Flamandes, & choquée quand on leur prête l'attitude & l'action d'un pesant Bourguemestre Hollandois. On ne doit rendre certaines difformités, que quand elles sont consacrées par l'Histoire ou par la Sculpture. Il seroit ridicule de prêter à Esope les formes d'Antinoüs, de donner six pieds à Alexandre, & difficile de ne pas priver d'un œil Philippe, si le Peintre le montroit en face.

Cette discussion m'entraîneroit trop loin; revenons à notre sujet, & continuons, s'il est possible, à faire connoître l'esprit & le caractère du grand Homme dont j'ose exquisser le portrait.

Les études du Poussin avoient été celles de tout homme qui veut devenir un grand Peintre. Il avoit appris la Géométrie, l'Architecture; il possédoit l'Optique, la Perspective & l'Anatomie; les Ecrits d'Albert Dure, du savant Léonard de Vinci, le Traité de la Peinture de Léon-Baptiste Albert, l'avoient

aidé dans ſes recherches. Il ſe pénétroit de la lecture des Poëtes ; étudioit les grands Peintres, ſans les copier; deſſinoit peu d'après Nature; modeloit en cire les figures qu'il devoit exécuter, les poſoit, les grouppoit comme elles devoient l'être dans ſon Tableau; connoiſſoit ainſi les beaux effets de lumière qu'on voit dans ſes compoſitions ; & ſaiſiſſant leur jeu réel, il n'étoit pas obligé, comme tant d'autres, de forcer les oppoſitions du blanc & du noir, pour faire reſſortir ſes figures, fuir ſes fonds, & contraſter ſes maſſes.

Si quelqu'objet digne de ſon pinceau le frappoit, il le rendoit ſur ſes cartons, au milieu même d'une place publique; il fuyoit le monde, erroit en Obſervateur dans les vignes des environs de Rome, ſe pénétroit des grands mouvemens de la Nature. Je l'ai ſuppoſé quelquefois dans la poſition qu'il prête à Saint-Jean l'Evangéliſte ; il le place au milieu d'un Payſage ſauvage & pittoreſque, entouré d'obéliſques, de colonnes briſées que du lierre & des ronces enveloppent ; des montagnes, des lacs, les ruines d'une Ville, des arbres pleins de force & de vigueur, une nature active, féconde, parent le fonds de ſon Tableau; Saint-Jean médite en ſilence ſur le grand ſpectacle qui l'entoure; ſes penſées

ſublimes s'élèvent, la parole de Dieu ſe fait entendre : plein d'amour, d'enthouſiaſme, de reſpect, il la tranſcrit ſur ſes Tablettes ; & la vérité, cachée juſqu'alors dans le ſein de Dieu, vient enfin éclairer le monde.

Le Pouſſin n'a traité que des ſujets grands, nobles, ingénieux ; une idée baſſe, ou groſſière, ne ſouilla jamais la pureté de ſes conceptions. Qui s'aſſervit aux convenances, qui connut mieux que lui le coſtume, qui ſut le rendre avec plus d'exactitude, dans les habits, les temps & les climats ! Quelle ordonnance, quelle ſageſſe dans ſes Tableaux, quelle unité dans ſon ſujet, quelle liaiſon entre ſes grouppes ! Il ne prodigue pas, à la moderne, les richeſſes de ſon porte-feuille. S'il place des ornèmens, c'eſt avec réſerve : on n'y voit point, comme dans les compoſitions de ce ſiècle, des Vaſes antiques, des Buſtes, des Statues tronquées, des Tambourins, des Maſques, des Guirlandes, & ce tas d'ornemens, indices de la pauvreté de l'imagination de celui qui les entaſſe ; prodigalité d'un avare qui vous offre, dans un repas, tout ce qu'il doit vous donner dans la vie !

Malgré ſa fécondité, la profonde connoiſſance qu'il avoit de l'Anatomie, il ne prête pas à ſes Figures des attitudes forcées comme

Michel Ange & le Carrache : fécond comme Rubens, il évite les incorrections de ses Dessins & de ses Compositions ; savant comme le Brun, il n'est pas froid comme ce Peintre.

Il connut mieux que personne les bornes de son Art, & les passa rarement. S'il réunit quelquefois dans un même champ des hommes & des Dieux, des êtres imaginaires & des êtres physiques, c'est un défaut dont aucun Peintre ne s'est garanti. On sera peut-être surpris de cette observation : mais qu'on y réfléchisse. Un homme ami des convenances, connoissant les idées du Peuple éclairé pour lequel il compose, peut-il choquer ses yeux & son imagination, & les blesser sans ménagement ? Qui peut souffrir un Dieu porté par des Anges, errant sur des nuages, & travaillant à force de bras à débrouiller le chaos ; un Dieu qui, suivant nos idées, créa d'un seul mot l'Univers ? Qui peut voir le soleil, distinguer ses traits, les heures qui le suivent, l'aurore qui le précède, *quand il n'est qu'épisodique dans un Tableau ?*

Quand par sa propre force Jésus-Christ sort du Tombeau, quand les Gardes sont renversés, quand tout annonce sa puissance, ces Anges assis sur la pierre du Tombeau, souriant de la terreur des Soldats, me paroissent

au moins *inutiles* dans un ſuperbe Tableau de Raphaël. Apollon preſſe amoureuſement Daphné qui ſe change en laurier ; ſa paſſion eſt aſſez marquée dans ſon action & dans ſes yeux ; je ſouffre de voir un froid enfant lui dardant une flèche amoureuſe.

Si la Peinture ne peut exprimer certaines poſitions, certains effets, qu'elle les néglige & les laiſſe à la Poéſie : ne paſſons pas les limites des Arts, il eſt des bornes que le goût preſcrit. La Peinture parle principalement aux yeux ; la Poéſie parle à l'imagination.

Il eſt de ces objets qu'un Art induſtrieux
Sait offrir à l'oreille, & reculer des yeux.

La Peinture a quelque choſe de vague, d'indéterminé, dont il ne faut pas augmenter l'obſcurité, par une multiplication de rapports trop ſubtils. Elle doit ſe borner à nous offrir un fait ſimple, à rendre avec expreſſion les différents effets que ce fait unique produit ſur ſes Acteurs ; elle doit exciter une ſenſation première de terreur ou de pitié, de plaiſir ou de gaieté, ſans pour ainſi dire que la réflexion s'en mêle. La preuve de cette aſſertion eſt l'effet ſubit qu'un beau Tableau produit ſur le bas Peuple, qui réfléchit peu. Les

épiſodes doivent être ménagés avec la plus grande réſerve. Les Dieux, quelque légers que les Peintres les faſſent, ſont toujours groſſiers & peſans quand on les rapproche des hommes d'une claſſe ſupérieure, dont on ne peut *matérialiſer* les formes pour *ſubtiliſer* davantage celle des êtres intellectuels. Mettez *l'Antinoüs* à côté de *l'Apollon* du Belvédère, *Hélène* à côté *de Vénus*, & vous verrez ſi la différence des natures eſt aſſez marquée pour qu'elle puiſſe contenter l'imagination.

Je ſais que l'éclat *d'une Gloire* jette un beau jour ſur un Tableau ; qu'il adoucit les teintes trop fortes qu'on eſt ſouvent obligé d'employer pour l'expreſſion, pour l'effet du clair obſcur : mais il choque ma raiſon ; il nuit à l'intérêt, à l'ame, à l'unité du ſujet ; il attire mon œil & me diſtrait.

La Vierge, dans l'Extrême-Onction de Jouvenet, à Saint-Germain-l'Auxerrois, m'eſt inſupportable. Le ſage Pouſſin, traitant le même ſujet, ſe garde d'introduire un être allégorique ; il n'a beſoin, pour établir de beaux contraſtes, que d'oppoſer ſi naturellement la tête d'un enfant, les formes arrondies de la femme qui le porte, au corps décharné, à la tête livide d'un vieillard expirant.

L'allégorie n'eſt ſupportable en Peinture

que quand la ſcène eſt dans les Cieux ou dans le Pays des Fables. Les *Muſes* ſur le Parnaſſe, *Jupiter* au ſommet de l'Olympe, *Vénus* ſortant des eaux entourée de Nymphes & de Tritons, ſont des ſujets qu'un Peintre peut traiter : mais qu'il ſe garde, s'il veut plaire aux bons Eſprits, de placer la *Renommée*, l'*Immortalité*, la *Gloire*, à côté d'un Maire de Ville ou d'un Prévôt des Marchands ; ou, ſi la complaiſance ou des ordres captivent ou violentent ſon génie, plaignons-le de cet eſclavage.

Je me laiſſe aller à des diſſertations trop longues, mais que mon ſujet détermine. Revenons au Pouſſin. On lui reproche d'avoir négligé le coloris dans ſes Tableaux : nous avons vu qu'il craignoit ſa magie ; les ſujets graves, majeſtueux, qu'il a traités communément, ne lui permettoient pas l'emploi de couleurs trop brillantes : un trop grand jour bleſſe dans certaines diſpoſitions ; une muſique vive & légère déchire, quand l'ame eſt affectée douloureuſement. En convenant que cette partie n'eſt pas la première de ce grand Homme, on ne peut s'empêcher de louer ſon coloris dans le Tableau de *Rebecca*, recevant du ſerviteur d'Abraham des pendans-d'oreille & des bracelets ; dans celui de *Saint-François-*

Xavier. Il eſt admirable dans la *Confirmation* faite pour le Cavalier Del Pozzo ; dans la *Guériſon des Aveugles* près de Jéricho. On voit à Rome une *Peſte* où le Pouſſin démontre que, ſi par principe il n'eût pas terni ſes couleurs, elles auroient le mérite qu'on trouve dans celles des Titien & des Rubens. On l'accuſe d'avoir trop fidellement copié l'antique. On prétend que ſes contours ſont durs & ſecs : on a quelquefois raiſon ; mais quel Peintre eſt exempt de reproches !

C'eſt à l'amour du Pouſſin pour les Grecs qu'on doit la grandeur, la nobleſſe qu'on trouve dans ſes compoſitions. Qui connoît en effet l'étonnante perfection de leurs ouvrages, ſait qu'on ne peut en approcher qu'en les imitant. Le fameux Carle Maratte avoue qu'il a copié plus de trois mille fois la tête de l'Antinoüs, ſans réuſſir à bien imiter ſon modèle.

Accoutumé aux grandes machines des Michel Ange, des Raphaël & des Rubens, on eſt ſurpris de ne voir du Pouſſin que des Tableaux de Chevalet : mais quand on penſe à la misère dans laquelle vécut ce grand Homme, à la néceſſité qu'il ſubit de travailler toujours à la hâte, d'après des proportions données, à la préférence que les Peintres

Italiens durent naturellement obtenir en Italie ſur un Etranger dans les travaux publics, on revient de ſa ſurpriſe. Son Tableau *du Temps arrachant la Vérité à l'Envie & à la Diſcorde*, celui dans lequel il peint *Jéſus-Chriſt communiant les Apôtres*, le *Saint-François-Xavier des Jéſuites*, *&c*, démontrent qu'il eût peint ſur des champs vaſtes, s'il eût été ſervi par les circonſtances.

Raphaël & M. de Voltaire ont eu de grands avantages, l'un ſur les Ecrivains, l'autre ſur les Peintres de leur ſiècle. La fortune leur permit d'avoir des Copiſtes en ſous-ordre, dont le génie peut s'étayer (Raphaël en envoya, dit-on, juſqu'en Grèce). Ces deux grands Hommes étonnent par le nombre de leurs ouvrages, par l'érudition qu'ils y prodiguent, par la facilité de leurs compoſitions. Ils ne doivent cependant décourager perſonne ; huit ou dix Tragédies ſuffiſent à la gloire de Corneille & de Racine, & le peu de vers de Boileau doit le conduire à l'Immortalité.

Mon enthouſiaſme & mon reſpect pour le Pouſſin, ne me déguiſent pas quelques défauts qu'on peut lui reprocher. Je n'aime pas la *Sainte-Vierge* recevant des linges mouillés des mains d'un Ange, pour eſſuyer l'Enfant

Jésus. Le Créateur porté, sur un nuage qui ne semble placé que pour interrompre le vague de l'air, me déplaît dans *le Paradis terrestre.* Quand *David* triomphe de Goliath, je voudrois effacer l'*Ange* qui lui met une Couronne sur la tête. On ne peut s'empêcher de sourire à l'aspect de cet enfant, qui nous démontre qu'il a trop bu de l'eau que *Moyse fait sortir du rocher;* mais cette plaisanterie me paroît déplacée dans un sujet grave & miraculeux.

Qu'*Armide, prête à percer le cœur de Renaud*, me paroît belle! mais *l'Amour*, arrêtant son bras, me semble du plus mauvais goût. S'il est impossible de pouvoir réunir en même temps deux passions sur un même visage, il faut ne pas traiter le sujet qui l'exige. Des gens qui jugent légèrement s'écrient: Rubens, dans la naissance de Louis XIII, a peint dans les mêmes traits & le plaisir & la douleur; pourquoi le Poussin n'eût-il pas placé l'amour & la fureur sur le visage d'Armide? Une légère observation le justifiera. La sensation de la douleur chez la Reine, est exprimée par un affaissement de chairs & de muscles; le sentiment d'amour maternel est exprimé par un sourire, par un coup-d'œil intéressant & vif, qui contraste avec la langueur du reste du corps: Rubens a donc produit un double

effet, en réunissant instantanément une *sensation* à un *sentiment* ; mais je crois que la réunion de deux sentimens, de deux passions de l'ame, n'aura jamais lieu sur la même tête. La *fureur* qui d'abord posséde Armide, a tellement tendu ses muscles, que l'amour qui naît chez elle, ne peut qu'en diminuer d'abord la tension ; si le Peintre eût saisi ce moment, il n'eût rendu qu'une émotion *mixte* entre l'amour & la colère, qui n'eût rien eu d'assez caractérisé.

Au reste, ces légers défauts qu'on reproche au Poussin, se trouvent chez les plus grands Maîtres. Raphaël, *dans sa Donation de Constantin*, dans l'acte le plus grave, place au milieu de son Tableau, dans un endroit vuide, isolé, un enfant monté sur un chien. Dans l'admirable, dans la céleste composition où ce grand Homme peint l'*Amour plaidant aux pieds de Jupiter entouré de la Cour céleste*, il met *Cerbère* aux pieds de Pluton. Mais jamais le Poussin ne s'écarte des loix du goût, des règles de la bienséance & du costume ; comme Paul Veronèse, dans presque tous ses Tableaux ; comme Michel-Ange, dans *son Jugement dernier* ; comme Polydore, qui montre aux yeux les intestins de Caton qui vient de se poignarder ; comme Raphaël lui-même, qui transporte

le Pape Jules II dans *son Héliodore chassé du Temple*; qui, malgré la répugnance des Juifs pour toute image, dessine des Statues à *la porte de la Belle*, dans *le carton du Paralytique guéri par Saint-Pierre & Saint-Jean.*

On trouveroit encore un peu de subtilité dans le Tableau où le Poussin *fait danser quatre femmes aux sons de la lyre du temps;* le dédain de la Richesse qui touche à peine les doigts de la Pauvreté, est un peu recherché peut-être. Pour exprimer une voix céleste, il fait lever les yeux à tout un Peuple. Ces moyens de la Peinture ont quelque chose de vague, qu'on devroit éviter. Devineroit on l'idée du Peintre, qui, pour indiquer les réflexions de l'Enfant Jesus sur sa passion future, en exquisse les instrumens sur un vase qu'il place à ses pieds ?

Je ne décrirai pas chacun des Tableaux du Poussin; je tâcherai de les indiquer, d'en rappeller le souvenir à ceux qui les connoissent : quelque exacte que fût ma description, je ne pourrois en donner une idée complette à ceux qui ne les connoissent pas. Qu'on en juge par *les Entretiens sur la vie des Peintres.* Felibien n'a fait qu'y transcrire l'idée que le Brun, & ce qu'il y avoit de plus instruit à l'Académie, donnoient des Tableaux des grands Maîtres; & son exposition est froide, inanimée, inintelligible.

Je prétends démontrer par la galerie que je vais faire parcourir, que le Pouſſin, propre à tous les genres, eſt, dans chaque partie, l'égal des Michel Ange & des Raphaël; & que dans la partie du génie, de l'imagination, dans la partie poétique d'un Tableau, il eſt peut-être ſupérieur à ces grands Hommes. Pour appuyer ces aſſertions d'une manière auſſi raccourcie que les bornes que je me ſuis preſcrites le permettent, je n'oppoſe à tous les chefs-d'œuvre anciens & modernes, que quelques morceaux dont je vais donner une idée.

Je commence par *le Deluge*: quel homme, en voyant ce Tableau, ne frémit pas d'horreur, ne ſe ſent pas ſaiſi d'un friſſon glacial? On ne peut juger de la vérité de ſon coloris verdâtre & ſombre, que quand on a aſſiſté ſoi-même à ces révolutions affreuſes, dont la Nature eſt heureuſement avare. Qui n'entend pas ſiffler ce ſerpent, cauſe première de ce déſaſtre affreux? Quelques arbres fracaſſés, deux ou trois hommes luttans avec foibleſſe contre la mort, fixent l'œil un moment.... Tout ſe détruit, tout s'anéantit, tout s'affaiſſe, tout diſparoît! c'eſt la ceſſation de tout être. D'autres Maîtres ont repréſenté des inondations, le Pouſſin ſeul a peint le Déluge. A ce terrible aſpect, ſuccède la vue con-

ſolante de l'Arche-Sainte, image de l'eſpérance, qui ne meurt jamais entiérement dans le cœur de l'homme. Tout eſt grand, tout eſt vrai dans cette compoſition ; mais l'idée du ſerpent qui me rappelle, & la chûte de nos premiers parens, & le péché qui nous perdit, me paroît ſublime.

Les Peintres & les Poëtes ont-ils voulu nous donner une idée de l'étonnant effet des Chants d'Orphée ? A ſa voix les chênes s'agitent, les vents s'appaiſent ; le tigre & le lion perdent leur férocité, les rochers ſont ſenſibles & leurs cimes s'ébranlent : idées giganteſques que l'imagination ſupporte, mais que l'œil d'un homme de goût ne peut ſouffrir dans un Tableau.

Le Pouſſin peint Orphée tenant ſa lyre ; il eſt aſſis ſur un rocher, près de lui coule un fleuve. La majeſté du Payſage répond à la grandeur de ſon ſujet ; des hommes, des enfans, des Vieillards, de jeunes Amans auprès de leurs Amantes, l'écoutent. Quelle variété dans le caractère de leur attention ! quel ſilence règne au milieu d'eux ! Dans ce moment Eurydice, ſur le bord du fleuve, eſt mordue d'un ſerpent ; elle tombe : un jeune homme la voit, étend ſa robe, la cache avec inquiétude ; il craint qu'à cet aſpect, Orphée n'in-

terrompe ses chanſons immortelles. L'ardente curioſité, le charme inexprimable de ſa muſique & de ſa poëſie, triomphent de la Nature & de l'humanité.

Liſez Anacréon, & Catulle & Chaulieu, tous les Poëtes Erotiques; ils ont ſenti que l'idée d'une mort éloignée communique à l'ame, au milieu des plaiſirs, une douce mélancolie, un ſentiment d'inquiétude qui donne plus de prix aux doux objets dont nous craignons la perte. Leurs Œuvres ſont remplies de ces rapprochemens. Où les voit-on plus délicatement placés, plus ingénieuſement imaginés, plus ſimplement exprimés, que dans l'*Arcadie* du Pouſſin ?

Auprès d'un vieux tombeau, dans un bois ſolitaire, deux jeunes Amans écoutent la lecture d'une inſcription que déchiffre avec peine un Vieillard; il lit: *Et in Arcadiâ ego. Ah! je vécus auſſi dans l'Arcadie* ! Ces mots donnent aux viſages du Berger & de ſa Maîtreſſe une teinte de langueur, que le Pouſſin ſeul pouvoit ſaiſir, & prête à l'imagination ce que la Poéſie la plus ſubtile ne pourroit peut-être pas décrire.

Je parle avec timidité des grands ouvrages du Pouſſin; ils ſont ſi connus, la plume de tant d'Ecrivains eſtimables s'eſt tant exercée ſur eux, que, s'il m'étoit permis de le faire,

je renverrois mes Lecteurs aux originaux ; je les engagerois à lire les Dissertations savantes dont ils ont été l'objet.

Quelles expressions trouver en effet pour célébrer dignement *ses Sacremens*, pour donner une idée de l'*Extrême Onction*, des différentes impressions de désespoir répandues sur toutes les têtes, dans toutes les attitudes ? Comment décrire le mêlange de douleur & de respect religieux qui se répand dans ce sublime ouvrage ? que dire de la piété de ces Vierges qu'on mène à *la confirmation*, de la gaieté céleste qui règne dans le Tableau *du mariage* ? L'Architecture sévère, analogue aux cérémonies augustes de la Religion, que le Poussin emploie dans les six autres sujets, change dans celui-ci, se décore des ornemens de l'ordre corynthien, & des festons de fleurs parent le fond du Temple.

On demande souvent aux Voyageurs si *les Sacremens* qu'on voit à Rome sont préférables à ceux du Palais d'Orléans ; c'est une question vague, à laquelle on ne doit pas répondre. Ces sublimes compositions ont des variétés, des avantages, de légères imperfections qui se balancent également ; que les Peintres les étudient, les jugent, & que le Peuple les respecte & se taise. On reproche aux Sacre-

mens

mens de Rome d'être mal coloriés; l'exécution n'en paroît pas facile: mais la finesse des pensées, la beauté de l'expression les dédommagent de ce qu'ils pourroient perdre d'ailleurs, s'ils étoient rapprochés de ceux qu'on voit en France.

Un des plus beaux ouvrages du Poussin, est l'*Enlévement de Pyrrhus enfant*; comme tout marche dans ce Tableau! que cet enfant paroît cher & précieux à ceux qui le portent, à ceux qui le défendent! quelle beauté d'attitude dans les Esclaves qui lancent des flèches, pour annoncer aux Habitans du rivage opposé quel est celui qu'on doit exposer sur les flots! On desireroit peut-être que le moyen de cette exposition fût mieux exprimé pour le Peuple qui sait peu l'Histoire. Le site de ce Tableau, l'architecture qui le décore, sont du genre le plus noble.

Le *Dieu* de Michel-Ange & de Raphaël n'est pas sublime comme *Moïse*, quand il fait retomber sur l'armée de Pharaon les eaux de la mer rouge; je n'aime pas dans ce Tableau l'épisode des Juifs qui sont entraînés par l'avarice, & dépouillent quelques Egyptiens. La grandeur du miracle doit suspendre toute faculté, anéantir toute passion, & ne permettre que des élans, des hymnes d'actions de grâces.

Que de choſes on admire dans le Tableau *de la Manne*! que de grouppes intéreſſans, quelle ſéchereſſe dans le déſert ! comme ces corps épars, étendus ſur la terre, peignent la foibleſſe des Iſraélites, quand le Ciel répandit ſur eux cette ſainte roſée ! quel relâchement dans les muſcles & dans les chairs de ces malheureuſes victimes de la faim ! On y reconnoît une douzaine de ſtatues antiques que le génie ſut approprier à ſon ſujet; le Laocoon, Niobé, le Sénèque, l'Antinoüs, &c. Dans l'examen qui fut fait de ce bel ouvrage à l'Académie de Peinture, le Brun ſe permit une réflexion glaciale, que je rapporte à regret : « Cette jeune » fille, dit-il, qui regarde en haut & tend ſa » robe, exprime la délicateſſe & l'humeur dé- » daigneuſe de ce ſexe, qui croit que toute » choſe lui doit arriver à ſouhait; c'eſt pour » cela qu'elle ne prend pas la peine de ſe » baiſſer pour recueillir la manne : mais elle » la reçoit du Ciel, comme s'il ne la répan- » doit que pour elle ». Eſt-ce à côté de ce beau grouppe, où la femme la plus tendre arrache à ſon fils, en pleurant, le ſein qu'elle offre à ſa mère expirante; eſt-ce à côté d'un trait ſublime de piété, de charité, que le Pouſſin eût voulu placer cette glaciale épigramme? La *jeune fille* à laquelle le Brun prête un ſentiment dé-

daigneux, fixe le Ciel avec reconnoiſſance, & reçoit ſes préſens dans une attitude ſimple & réſervée, dans un repos conforme à la modeſtie de ſon ſexe. La Peinture, je l'ai déjà dit, a malheureuſement quelque choſe d'indéterminé, qui ſouvent rend ſon langage obſcur....

Eſprit, graces, gaieté, tout ſe rencontre dans les Tableaux du Pouſſin. Voyez *Vénus donnant des armes à ſon fils*, *Vénus ſortant de l'onde*, *l'Empire de Flore*, *les Nymphes danſant aux ſons de la lyre du Temps*, *les Goûts divers*, trahit ſua quemque voluptas, *les bacchanales*, &c.

Tous les Payſages de ce grand Homme ont un caractère de majeſté qui leur eſt propre : toujours ſimple, il ne s'amuſe pas à rechercher, à raſſembler de petits effets de lumière, à tracer de petits jets d'eau, de petites caſcades ; toutes les richeſſes de l'Architecture Egyptienne & Grecque, toutes les beautés tranquilles & ſublimes de la Nature ſont tranſportées dans ſes Tableaux. Toujours un *Epiſode* intéreſſant y parle à l'ame, indique la ſenſation que le Spectateur doit éprouver ; c'eſt Diogène aux environs d'Athènes, briſant une taſſe inutile, à l'aſpect d'un jeune homme qui boit dans le creux de ſa main. C'eſt au milieu des ruines & des ravages du temps, Saint Jean écrivant

l'Evangile. C'eſt un Vieillard ſous un arbre touffu, ſe livrant à des réflexions philoſophiques, après avoir ſuſpendu les armes & la lyre de ſa jeuneſſe, à l'arbre qui lui prête ſon ombre.

Qui ne voudroit errer dans les détours du Paradis terreſtre, ſe repoſer ſur les bords du lac tranquille & tranſparent qui l'embellit? Qui ne ſe tranſporte avec délices dans ce temps du bonheur & de l'innocence qui fait verſer de douces larmes à tout être ſenſible, & dont toute ame honnéte & délicate cherche à ſe rapprocher? temps que l'imagination embellit de tous ſes charmes, temps que Moïſe, Milton & le Pouſſin étoient ſeuls dignes de célébrer.

L'homme que tout abandonne dans la Nature, que trahit un ami, que quitte une Maîtreſſe, le Courtiſan diſgracié, s'il n'a pas perdu dans l'intrigue tout ſon courage & toute ſon énergie, aiment à s'enfoncer dans ces vaſtes & tranquilles ſolitudes, où le Pouſſin nous fait aſſeoir ſur des décombres, ſur des ſtatues briſées, ſur un vieux tronc brûlé par les orages; où tout apprend qu'il faut périr; où l'homme, environné de ce vaſte cortège, marche ſans regrets au tombeau.

Veut-il remuer chez nous les grands reſſors de la terreur & de la pitié; voyez dans ce lieu ſombre, humide & mouſſeux, près de cette

eau bourbeuſe & noirâtre, de cet antre dont il ne peut ſortir que des vapeurs peſtilentielles ou des monſtres, voyez, dis-je, cet infortuné qu'un ſerpent déchire; voyez ſon Compagnon qui fuit épouvanté ; entendez le cri qui ſe répète dans la campagne, & que rendent tous les échos. Voyez ailleurs ce malheureux renverſé par la foudre : le feu du Ciel conſume un chêne reſpectable ; l'obſcurité des airs eſt traverſée par un trait lumineux, qui laiſſe appercevoir tous les ravages du vent, des torrens & de la foudre.

Le Pouſſin nous repoſe de ces ſcènes terribles ; il préſente à nos yeux *une ſainte Famille*, tantôt ſur le parvis d'un Temple magnifique, tantôt ſous une chaumière que, par un contraſte poétique, il appuie ſur les ruines d'un ancien Temple renverſé. Ses *Vierges* n'ont pas la fineſſe de celles de Raphaël, les graces que le Corrège leur prête ; elles ont un caractère de nobleſſe & de majeſté, une beauté ſévère, plus convenable peut-être à la mère d'un Dieu.

Enfin l'imagination s'éteint, l'eſprit ſe fatigue. J'ai ſous les yeux une foule de chefs-d'œuvre, j'ai déjà paſſé les bornes que je m'étois preſcrites : je n'ai rien dit du *Rocher frappé par Moïſe*, ſujet deux fois traité, deux fois d'une manière ſublime ; & de *la perte des Philiſtins*, où

l'on voit l'épiſode intéreſſant d'un homme arrachant un enfant au ſein de ſa mère qui vient d'expirer; du *teſtament d'Eudamidas*, du *Jugement de Salomon*, de *l'Evanouiſſement de la belle Eſther*, de cette grande compoſition où les *différens Poëtes paroiſſent à la Cour d'Apollon*. C'eſt, en faiſant l'éloge de Racine, oublier ſa Phèdre & ſon Iphigénie.

FIN.